

Précipitation

Al-Balagh, 21 mars 1946.

Certains journaux ont signalé, il y a quelques jours, que notre chère alliée ne se presse nullement de choisir les délégués qui la représenteront dans les négociations de Sidqi Pacha. Et notre grand Premier ministre se trouvait alors à Alexandrie, se reposant de la fatigue du travail, ou ajoutant à la fatigue du travail, ou combinant travail et repos, comme il a l'habitude de combiner les contraires, étant homme d'une énergie sans bornes malgré tous les événements et toutes les épreuves.

Il était à Alexandrie, travaillant, ou se reposant, ou il était à Alexandrie, travaillant et se reposant, lorsqu'il lut cette remarque fugitive dans quelque journal ; mais elle ne fut nullement fugitive pour lui — elle devint une notice fixe et insistante, plantée devant lui, qui ne s'en allait point, ne déviant ni à droite ni à gauche, mais tenant bon sur sa position comme si elle y était attachée par des cordes de lin. Le Premier ministre voulut en détourner le regard et n'y parvint pas, et elle fit naître en son âme une inquiétude, et l'inquiétude se mua en crainte, et la crainte se mua en alarme, et le Premier ministre, dit-on, se mit en relation avec Londres. Et les moyens d'entrer en relation avec Londres sont nombreux : le téléphone, le télégraphe, les ondes psychiques qui percent les voiles de l'invisible sans percer la voûte du ciel, et l'imagination qui parcourt les contrées de la terre, voire les atmosphères des autres planètes, tandis que son possesseur demeure immobile en son lieu.

Le Premier ministre entra en relation avec Londres sur l'heure, sur les ailes de la vérité ou sur les ailes de l'imagination, puis revint de Londres. Et son aller et son retour prirent moins de temps qu'un clignement d'œil ; et comme le dit le poète arabe :

Entre le clignement d'un œil et son ouverture, Dieu change un état en un autre.

L'âme du Premier ministre était allée à Londres, morne et rancunière, et en revint apaisée et satisfaite, et elle ne s'était pas plus tôt établie à Alexandrie qu'elle se mit en relation avec Le Caire, et se mit en relation avec Le Caire par téléphone, dictant à de nombreux journaux — non à un seul — ce qui dissiperait cette inquiétude qui avait envahi les âmes, cette crainte qui avait ébranlé les cœurs, et cette alarme qui avait

chassé les consciences de leur assise.

Elle dicta à un grand nombre de journaux les nouvelles de ce voyage court, rapide et fécond entre Alexandrie et Londres — ce voyage qui ramena à Sidqi Pacha la certitude avant même qu'il n'eût pu clignoter de nouveau ; et qui lui remplit le cœur de sécurité, de confiance et de sérénité, car elle avait pénétré jusqu'au plus profond du ministère britannique des Affaires étrangères, voire jusqu'au plus profond des âmes des responsables de ce ministère, puis revint dire : les astrologues ont menti, même s'ils disaient vrai ; les compagnies de télégraphe ont menti, même si elles ne disaient que le fait ; et les prévisions des journaux ont menti, même si elles lisaient les secrets de l'invisible. Et elle revint dire : le gouvernement britannique n'est ni lent, ni hésitant, ni amateur de retard dans le choix de ses négociateurs, mais les nommera sur l'heure, à l'instant même, avant que Sidqi Pacha ne puisse clignoter une seconde fois, avant que la communication téléphonique ne s'achève, avant que les plumes des écrivains ne cessent de courir, avant que les journaux ne soient imprimés, et avant que les lecteurs ne les lisent. Car il ne conviendrait pas que l'Égypte nommât ses représentants aux négociations tandis que la Grande-Bretagne tarderait à nommer les siens.

Le désir de la Grande-Bretagne pour les négociations n'est pas moindre que celui de l'Égypte, ni son besoin d'elles moindre que celui de l'Égypte. Et tout a montré, et montre encore, que la Grande-Bretagne aime la hâte de tout son cœur, et déteste le retard de tout son cœur. La preuve en est qu'elle a tourmenté al-Nokrashi Pacha avec la plus grande sévérité pour l'avoir si fort pressé de réclamer les négociations, si bien qu'al-Nokrashi Pacha se trouva pris entre deux feux, voire entre plusieurs feux : le feu de M. Bevin, qui l'appelait aux négociations ; le feu de Sidqi Pacha, qui le poussait vers les négociations ; le feu de Makram Pacha, qui l'y exhortait ; et le feu du peuple égyptien, qui les lui réclamait. Et lorsque al-Nokrashi Pacha quitta le poste du pouvoir et que Sidqi Pacha y sauta, le désir de la Grande-Bretagne pour les négociations s'intensifia à tel point qu'il réjouit son ennemi, alarma son ami, et remplit le cœur de Sidqi Pacha de pitié et de tendresse, si bien qu'il hâta les démarches pour entrer en négociation, et il ne fallut que quelques jours, ou plusieurs, avant qu'il n'eût choisi les négociateurs et obtenu le décret de leur nomination.

Et pendant ce temps, les journaux publiaient que la Grande-Bretagne prenait son temps, qu'elle ne se hâtait point ! Propos vides, sans aucun doute ; car la Grande-Bretagne se hâte de toute la hâte

possible, se précipite de toute la vitesse possible, se bouscule avec le plus vif empressement. Telles furent les nouvelles qui parvinrent à Sidqi Pacha vendredi dernier à Alexandrie, où il travaillait, ou se reposait, ou travaillait et se reposait. Et c'est ce que les journaux nous rapportèrent samedi matin ; et ainsi l'Égypte fut rassurée que sa chère alliée ne lui voulait aucun mal, et qu'il n'y avait rien à craindre d'un quelconque retard dans les négociations. Et les gens passèrent le samedi à croire que les affaires des deux gouvernements bien-aimés — le gouvernement de Sidqi Pacha au Caire et celui de M. Attlee à Londres — se déroulaient exactement comme tous deux le souhaitaient, car Dieu Tout-Puissant unit les cœurs même lorsqu'ils sont en désaccord, et accorde les âmes même lorsqu'elles sont éloignées, et allume l'amour entre le gouvernement du capital en Égypte et le gouvernement du socialisme à Londres, et rapproche le contraire du contraire et l'opposé de l'opposé. Et c'est ainsi qu'aucun amant ne désira jamais sa bien-aimée comme le gouvernement du capital en Égypte désira le gouvernement du socialisme à Londres, et qu'aucun soupirant ne fut jamais aussi épris de sa bien-aimée que le gouvernement du socialisme à Londres fut épris du gouvernement du capital au Caire.

Et pour cette raison, les gens en Égypte et en Grande-Bretagne furent rassurés, samedi dernier, que les deux bien-aimés hâtaient leur rencontre après une longue séparation, et que les deux amants hâtaient leur union après un cruel éloignement. Mais le soleil se couche, puis se lève à nouveau, et voici que les médisants avaient tout gâté, que les cancaniers avaient ajourné ce qui méritait d'être hâté, et que les guetteurs avaient semé la discorde entre les deux amants, comme Satan sème la discorde entre l'homme et sa propre âme. Ainsi la Grande-Bretagne demeura-t-elle sans se hâter nullement, ne choisissant aucun négociateur, n'en nommant aucun, n'en désignant aucun, n'en envoyant aucun — n'envoyant que son ambassadeur. Tandis que l'Égypte, elle, se hâte, et exagère la hâte, et se précipite, et pousse la précipitation à l'excès, brûlant ses vaisseaux derrière elle et réduisant le peuple égyptien à néant, choisissant ses négociateurs dans la plus infime poignée après s'être montrée incapable de les choisir dans la grande multitude. Et combien vite la situation a changé, jusqu'à ce que sa langue, dans une tristesse et un accablement non négligeables, se mît à réciter les paroles de 'Umar ibn Abi Rabi'a :

*Et nous avons rapproché les moyens de son désir pour un épris d'amour
qui mesure par la coudée chaque fois que nous mesurons par le doigt.*

Et cet épris d'amour, bien sûr, n'est autre que Sidqi Pacha lui-même, à qui et à quels collègues la Grande-Bretagne a rapproché les moyens de leur désir, si bien qu'il se mit à mesurer par la coudée chaque fois que M. Attlee ou M. Bevin mesurait par le doigt. Il suffit de regarder pour voir que l'Égypte a fait des pas immenses et vastes, comme s'ils étaient les pas de géants, sur la voie des négociations. Combien de fois notre ambassadeur a-t-il traversé les étendues du ciel entre Londres et Le Caire, et entre l'ambassade et le ministère à Londres ! Et combien d'efforts Sidqi Pacha lui-même a-t-il dépensés, et combien d'efforts a-t-il imposés à la nation elle-même, pour préparer les négociations et en créer le climat favorable ! Et combien de sommeil Sidqi Pacha a-t-il chassé de ses propres yeux, et des yeux des autres, pour composer la délégation de négociation ! Il n'a pas mesuré par la coudée, mais par plusieurs coudées à la fois. Tandis que la Grande-Bretagne est demeurée calme et endormie — ou presque endormie — ne choisissant aucun négociateur du tout, mais choisissant seulement son ambassadeur. Et elle n'avait pas plus tôt choisi son ambassadeur qu'il tomba malade — ou peut-être était-il déjà malade avant qu'elle ne le choisît. Et le rétablissement se fit tarder à venir au secours de l'ambassadeur, et les médecins se mirent à présenter des excuses pour leur patient ; les uns lui permettant une convalescence partielle, les autres insistant pour qu'il continuât d'attendre.

Et pendant ce temps, l'Égypte continuait de mesurer par la coudée, et par la coudée, et par la coudée encore, jusqu'à se lasser de mesurer, puis Dieu permit enfin à la Grande-Bretagne de mesurer la largeur d'un seul doigt, pas davantage, et nous envoya son ambassadeur.

Et les gens se réveillèrent ainsi dimanche dernier pour trouver les compagnies de télégraphe contredisant Sidqi Pacha de la façon la plus catégorique, insistant sur le fait que la Grande-Bretagne n'avait pas choisi ses négociateurs, et ne se hâtait nullement de les choisir, et n'aurait peut-être même pas besoin de les choisir du tout, car l'ambassadeur seul suffirait. Et certains hommes, après tout, valent des dizaines, voire des centaines, voire parfois des milliers d'autres hommes, et l'ambassadeur pourrait bien être l'un de ces hommes qui, à eux seuls, valent des dizaines ou des centaines d'autres. L'important est que les journaux et les compagnies de télégraphe aient contredit, le dimanche, ce que Sidqi Pacha avait affirmé le samedi.

Et Al-Ahram se montra rusé et habile en l'affaire, car il avait, selon sa coutume hebdomadaire, suspendu sa publication le samedi ; et lorsqu'il parut le dimanche, il prit le chemin le plus court pour ses

lecteurs, leur présentant côte à côte la déclaration de Sidqi Pacha et celle de Reuters, sans le moindre commentaire, se montrant toujours des plus soucieux de rester neutre.

Et la semaine s'est écoulée, ou presque écoulée, et tout proclame que la Grande-Bretagne n'a pas encore choisi ses négociateurs. Et il vaut mieux revenir à la vérité que de persister dans l'erreur. Et Sidqi Pacha a montré qu'il sait profiter de la sagesse des sages, et tirer parti des vers des poètes, car il a décidé, il y a deux ou plusieurs jours, de traiter les journalistes à la manière d'Abda, la bien-aimée de Bashar, dans le vers célèbre :

Et quand je lui dis : « Sois généreuse envers nous », elle s'échappa, par le silence, de tout « non » comme de tout « oui ».

Et c'est ainsi qu'il annonça aux journalistes qu'il ne leur dirait rien du tout des négociations, jusqu'à ce que l'affaire fût parvenue à son terme, qu'elle aboutisse au paradis ou à l'enfer.

Tout ceci, et les négociations n'ont même pas encore commencé ; elles demeurent un secret parmi les secrets de l'invisible. Et l'Égypte — que Dieu me pardonne — et le gouvernement égyptien se tient encore errant et désorienté, mesurant par la coudée chaque fois que la Grande-Bretagne mesure par le doigt ; et hier encore il a mesuré de nombreuses coudées, tandis que la Grande-Bretagne ne mesurait pas même un doigt, ni même une partie de doigt. Car l'ambassadeur britannique est arrivé hier à Port-Saïd, puis au Caire, et les lecteurs ont bien sûr vu, dans les journaux, comment l'ambassadeur a été reçu à Port-Saïd et au Caire. Or les lecteurs savent que des ministres négociateurs arrivent chaque jour en Égypte, représentant divers autres États, et qu'ils ne sont jamais reçus avec un tel accueil, ni rien d'approchant, ni traités avec une telle solennité. Qu'est-ce donc qui distingue cet ambassadeur britannique — qui n'a même pas encore présenté ses lettres de créance — de tous les autres ministres et ambassadeurs, au regard d'un pays indépendant qui souhaite achever son indépendance, et refuse de reconnaître à aucun État un rang privilégié ?

Le lecteur ne voit-il pas que Sidqi Pacha continue de mesurer par la coudée chaque fois que la Grande-Bretagne mesure par le doigt ? Sidqi Pacha ne conviendra-t-il pas avec moi que le nouvel ambassadeur britannique est arrivé comme arrive le représentant de tout autre État, et qu'il aurait donc fallu le recevoir comme on reçoit le représentant de tout

autre État, ni plus ni moins ? Cela aurait bien davantage fait sentir à la Grande-Bretagne que nous croyons en l'indépendance comme une réalité et non comme une simple apparence, et aurait bien davantage fait sentir à l'ambassadeur britannique que nous entrons dans les négociations en hommes libres, sans être liés par rien — y entrant comme l'égal entre dans la négociation avec l'égal, et non comme le petit entre dans la négociation avec le grand. On invoquera les égards de courtoisie ! Mais la Grande-Bretagne n'a pas plus de titre que les autres États à se voir distinguée par des égards particuliers, surtout en ces jours-ci. Mais Sidqi Pacha, ou quelque voix qui parle au nom de Sidqi Pacha, ne peut s'empêcher de se rappeler les paroles d'Ibn Abi Rabi'a :

*Et nous avons rapproché les moyens de son désir pour un épris d'amour
qui mesure par la coudée chaque fois que nous mesurons par le doigt.*

Quand sera-t-il donné à l'Égypte de mesurer un seul doigt chaque fois que la Grande-Bretagne mesure un doigt, et de savoir que la modération dans la courtoisie est la plus noble distinction qu'une noble patrie puisse posséder ?